



HAL
open science

Francophonie en Biélorussie aux XVIIIe et XIXe siècles

Denis Kondakov

► **To cite this version:**

| Denis Kondakov. Francophonie en Biélorussie aux XVIIIe et XIXe siècles. 2014. halshs-01060839

HAL Id: halshs-01060839

<https://shs.hal.science/halshs-01060839v1>

Preprint submitted on 4 Sep 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Francophonie en Biélorussie aux XVIII^e et XIX^e siècles

Denis Kondakov

N°76 | août 2014

La Biélorussie (ou la Russie Blanche comme on nommait le pays aux XVIII^e et XIX^e siècles) est souvent négligée dans les études sur la francophonie qui la confondent tantôt avec la Pologne, tantôt avec la Lituanie. Or cette partie de la République des Deux Nations, puis de l'Empire de Russie, a joué un rôle spécifique dans le dialogue francophone de l'Europe moderne. L'étude propose l'analyse littéraire des écrits en français des habitants ou des originaires de Biélorussie ainsi que l'analyse historique du cadre culturel du pays, de l'époque des Lumières à la Première Guerre mondiale.

Working Papers Series

Francophonie en Biélorussie aux XVIII^e et XIX^e siècles

Denis Kondakov

Août 2014

L'auteur

Né en 1980 en Biélorussie, Denis Kondakov a fait ses études à l'Université d'Etat de Polotsk (Biélorussie) à la faculté d'histoire et de lettres (1997-2002). En 2005, il a soutenu sa thèse de doctorat *L'œuvre d'Eugène Ionesco dans le contexte artistique et idéologique de la littérature européenne du XX^e siècle* (publié sous ce titre à Novopolotsk en 2008). Depuis 2008, il est maître de conférences et directeur de recherches au département de littérature mondiale à l'Université de Polotsk. Membre de la Société française d'étude du XVIII^e siècle depuis janvier 2013.

Le texte

Ce texte a été écrit en mai 2013 dans le cadre de la bourse Fernand Braudel-IFER incoming dont le séjour a été effectué à l'Université Sorbonne Nouvelle Paris 3.

Citer ce document

Denis Kondakov, *Francophonie en Biélorussie aux XVIII^e et XIX^e siècles*, FMSH-WP-2014-76, août 2014.

© Fondation Maison des sciences de l'homme - 2014

Informations et soumission des textes :

wpfmsh@msh-paris.fr

Fondation Maison des sciences de l'homme
190-196 avenue de France
75013 Paris - France

<http://www.fmsh.fr>

<http://halshs.archives-ouvertes.fr/FMSH-WP>

<http://wpfmsh.hypotheses.org>

Les Working Papers et les Position Papers de la Fondation Maison des sciences de l'homme ont pour objectif la diffusion ouverte des travaux en train de se faire dans le cadre des diverses activités scientifiques de la Fondation : Le Collège d'études mondiales, Bourses Fernand Braudel-IFER, Programmes scientifiques, hébergement à la Maison Suger, Séminaires et Centres associés, Directeurs d'études associés...

Les opinions exprimées dans cet article n'engagent que leur auteur et ne reflètent pas nécessairement les positions institutionnelles de la Fondation MSH.

The Working Papers and Position Papers of the FMSH are produced in the course of the scientific activities of the FMSH: the chairs of the Institute for Global Studies, Fernand Braudel-IFER grants, the Foundation's scientific programmes, or the scholars hosted at the Maison Suger or as associate research directors. Working Papers may also be produced in partnership with affiliated institutions.

The views expressed in this paper are the author's own and do not necessarily reflect institutional positions from the Foundation MSH.

Résumé

La Biélorussie (ou la Russie Blanche comme on nommait le pays aux XVIII^e et XIX^e siècles) est souvent négligée dans les études sur la francophonie qui la confondent tantôt avec la Pologne, tantôt avec la Lituanie. Or cette partie de la République des Deux Nations, puis de l'Empire de Russie, a joué un rôle spécifique dans le dialogue francophone de l'Europe moderne. L'étude propose l'analyse littéraire des écrits en français des habitants ou des originaires de Biélorussie ainsi que l'analyse historique du cadre culturel du pays, de l'époque des Lumières à la Première Guerre mondiale.

Mots-clefs

francophonie, Biélorussie, Russie Blanche, République des deux Nations, sociabilité, tradition classique, enseignement du français

French-speaking culture in Belarus in 18th–19th centuries

Abstract

Belarus (or White Russia as the country was called in the 18th–19th centuries) is often neglected in French-speaking culture studies which confuse it with Poland or Lithuania. However, this part of Polish-Lithuanian Commonwealth, then of Russian Empire, had its own role in the French-speaking dialogue in early modern Europe. This study conducts a literary analysis of texts written in French by inhabitants or natives of Belarus as well as a historical analysis of the country's cultural context since the Enlightenment to the First World War.

Keywords

Belarus, French-speaking culture, White Russia, Polish-Lithuanian Commonwealth, sociability, classical tradition, French language teaching

Sommaire

Les débuts timides de la francophonie biélorusse : le cas des Radziwiłł	4
L'essor du français et du moi : les écrits autobiographiques dans la seconde moitié du XVIII^e siècle	6
La poétique et la politique : l'activité littéraire et pédagogique des jésuites en Biélorussie entre 1772 et 1820	9
La position du français en Biélorussie dans les années 1830-1900	11
Bibliographie	13

La Biélorussie (ou la Russie Blanche, pour reprendre le toponyme de l'époque) est presque une *terra incognita* pour les spécialistes de la francophonie européenne du XVIII^e et XIX^e siècles. Faisant d'abord partie du Grand Duché de Lituanie et de la République des Deux Nations, puis de l'Empire de Russie, la Biélorussie « s'égare » entre ces deux puissances et les documents témoignant de sa participation au dialogue avec l'Europe des Lumières se dispersent entre les archives et collections de plusieurs pays. L'ambition de cette étude est de les réunir en un tableau cohérent, de reconstruire les grandes étapes de ces échanges culturels en s'appuyant sur des textes inconnus ou oubliés, et de définir les fonctions du français dans ces écrits, afin de retracer l'influence de la pensée religieuse, matérialiste et positiviste sur les auteurs de Biélorussie.

Les débuts timides de la francophonie biélorusse : le cas des Radziwiłł

La « léthargie saxonne » dans laquelle la République des Deux Nations est plongée dans la première moitié du XVIII^e siècle (Fabre J., 1952) ne semble pas être propice à la francophonie biélorusse. Cependant certains magnats y échappent, tels les Radziwiłł. Le contact initial avec le siècle des Lumières est celui du voyage éducatif du prince Michał Kazimierz Radziwiłł (1702-1762). En octobre 1722, il assiste au sacre de Louis XV, quelques mois plus tard, après avoir visité quelques cours européennes, il revient à Paris pour suivre des cours de mathématiques, prendre des leçons d'escrime et d'équitation. Si ce n'est pas lui qui tient le journal de voyage, il faut quand même préciser que ce document est en français, fait rare à cette époque pour la Pologne et le Grand Duché de Lituanie.

Ce magnat est décidément francophile : suivant les ordres de son mari, sa première femme Franciszka Urszula Radziwiłłowa (1705-1753) rédige en français un manuscrit réunissant quelques textes poétiques et philosophiques (*Manuscrit de différentes poésies arrangées par moi-même et ... recopiées par ma propre main sur l'ordre de Sa Majesté le prince mon mari ... à Nieszwiez le 29 mars 1732* conservé à la Bibliothèque Czartoryski de Cracovie, 2268-III). Les pièces de vers appartiennent aux différents auteurs : il y a la *Paraphrase du psaume CXLV* de Malherbe ; les stances

de l'abbé Testu de Belval ; deux odes de Jean-Baptiste Rousseau, l'une tirée du cantique d'Ezéchias et l'autre du psaume XIV ; un extrait des stances de Théophile de Viau *Le Matin* ; et trois pièces de vers dont la provenance reste incertaine. Ces poésies sont réunies par Franciszka Urszula Radziwiłłowa désireuse de plaider la cause d'un homme s'élevant vers la vie éternelle par la voie de la soumission et du repentir. Quant aux traités *Du mariage* et *Des devoirs réciproques de l'homme et de la femme*, leur attribution à Franciszka Urszula Radziwiłłowa pose toujours un problème.

Tout porte à croire que la princesse n'arrange pas seule ces écrits. Presque tous les textes mentionnés se trouvent réunis dans le second volume des *Amusements philologiques, ou Mélange agréable de diverses pièces concernant l'histoire des personnes célèbres... servant de préparation aux études* publié par l'érudite française David Etienne Choffin, professeur de langues modernes à l'université de Halle, en 1750. Homme de solides principes religieux par son éducation, il puisait les éléments de son recueil à différentes sources de confiance. Son ouvrage étant postérieur au manuscrit de Franciszka Urszula Radziwiłłowa, une autre hypothèse s'impose. Le recueil pourrait être inspiré par les jésuites, guides spirituels de la famille princière depuis plusieurs décennies. De toute façon, Malherbe, l'abbé Testu de Belval, Jean-Baptiste Rousseau entrent dans le canon des lettres françaises des précepteurs de la Société de Jésus, qui commencent à les enseigner dès 1751 au collège de Nieszwiez et qui reproduisent les œuvres des auteurs mentionnés dans leurs recueils à usage pédagogique (Kondakov D., 2012).

Pour la princesse Radziwiłłowa, le français est une langue qui lui permet de parler des sentiments et de les interpréter, d'exprimer sa douleur ou son amour et de réfléchir, de se divertir et de s'instruire. Sa correspondance bilingue l'atteste, surtout ses toutes premières lettres à son mari qui datent des années 1725-1727 et qui se trouvent actuellement à la Bibliothèque Polonaise de Paris (BPP, fonds 12, carton 27, ff. 343-378). Leur analyse trahit un français phonétique, signe de l'éducation à domicile. L'écriture bilingue est propre à plus d'une aristocrate polonaise ou lituanienne née hors de l'Hexagone au XVIII^e siècle. Cette pratique est aussi répandue en Russie et survit jusqu'aux années 1830 (Gretchanaïa E., 2005). D'habitude les textes féminins bilingues de cette époque sont des effusions du cœur et le français

de l'âge classique, langue d'amour et de sensibilité, s'y prête parfaitement. De prime abord, c'est aussi le cas des lettres de la princesse Radziwiłłowa. Mais si on les lit avec plus d'attention, on s'aperçoit d'une autre fonction du français, langue de réflexion et d'analyse de sentiments.

Pour la jeune princesse le français est également une langue de références littéraires. Les expressions tels que « un silence qui m'a mortifié mortellement », « faire une injustice à mon amour », « [quitter] pour des objets plus aimables », le vouvolement avec le mari qui s'oppose au tutoiement dans les phrases polonaises, tout cela relève du style galant dont la princesse connaissait évidemment les modèles. Les intrigues de ses deux pièces de théâtre datant de 1750, *Comédie de Partenie et Timant* et *Comédie de Sésotris*, comme l'affirme Barbara Judkowiak, sont inspirées par *Artamène ou le Grand Cyrus* de Madeleine de Scudéry (Judkowiak B., 2011 : 70-72). A partir des romans galants, Franciszka Urszula Radziwiłłowa imite aussi ses gestes d'amour. Loin de son mari, elle lui envoie des marques de fidélité dignes d'une amoureuse galante : « *Au dépend de ma vie, jezeli cokolwiek masz do mnie affektu [si tu as de l'affection pour moi], accepte avec plaisir une petite bagatelle kturę posyłam, ta lubo w Mirze robliona [que je t'envoie, elle est faite à Mir avec amour], mais elle retient de véritable parole¹ plus je m'éloigne, plus j'aime, tak jak ia w naywiekszy kocham ciebie odległosci [comme moi qui t'aime à grande distance]* » (Nieswicz, le 1^{er} août 1725).

Il est difficile d'identifier avec précision cette « petite bagatelle » que la princesse envoie à son mari ; en toute vraisemblance, il doit s'agir d'un objet tissé, un mouchoir, un ruban ou une ceinture, Mir étant connu dans le Grand-Duché de Lituanie du XVIII^e siècle pour ses manufactures de tissage et de drap qui appartenaient à la famille princière. Si l'on accepte cette hypothèse, il est aisé d'interpréter les paroles et le geste de la princesse en tant que remaniement de la fameuse scène initiale du roman d'Honoré d'Urfé. Elle jouerait le rôle d'un amant humilié, tel Céladon, et donnerait un objet tissé (un ruban ?), telle Astrée, alors que son mari, un amant indifférent, assumerait aussi une caractéristique... d'Astrée.

1. Il faut comprendre : « mais elle contient les mots justes ». Ici comme dans toutes les autres citations, je conserve l'orthographe des originaux.

Un rapprochement un peu trop facile, peut-être, mais il n'est point étrange de voir dans la lettre citée le détournement de rôles entre l'homme et la femme. Ce procédé deviendra sous la plume de la châtelaine de Nieswicz quelques années plus tard le thème majeur de la poésie satirique *Points pour Arlequin*. D'après cette pièce en vers, si Arlequin veut être un bon mari, il doit assumer les tâches féminines, même s'il risque fort de devenir ridicule. Tout en feignant d'éviter de manière ludique une discussion sérieuse, Franciszka Urszula Radziwiłłowa se montre soucieuse de la parité des sexes dans les affaires de cœur et de famille (Rousetskaïa N., 2006 : 134-136), sujet qu'elle aborde dans sa correspondance bilingue à travers une allusion littéraire.

On trouverait encore des références convaincantes reliant cette lettre au *Décameron*, à la nouvelle IX de la troisième journée et la toute dernière nouvelle du recueil, où les maris mettent à l'épreuve leurs femmes, les quittent et de ce fait suscitent un amour encore plus vif. Ce n'est pas par hasard que l'on évoque Boccace ici : la *Comédie de Cécile* ou *L'or dans le feu* (1750) de Franciszka Urszula Radziwiłłowa est une adaptation fidèle de l'histoire du marquis de Saluces et de Griselda. Et pour être plus proche des modèles galants français chers à la princesse, il faut mentionner encore *La Marquise de Salusses, ou la Patience de Griseldis* (1691), nouvelle versifiée de Charles Perrault remaniant le sujet boccacien. D'ailleurs, l'auteur français développe ceux des aspects du récit médiéval qui marquent principalement la *Comédie de Cécile* : l'aversion initiale du marquis envers le beau sexe, la restitution forcée des cadeaux de nocces par sa femme ainsi que son obéissance et sa patience sans pareil.

Héritière de la tradition classique française, la princesse Radziwiłłowa est, avec son mari, aux origines du théâtre de Nieswicz, pour lequel elle écrit ses pièces. Après sa mort, on continue à jouer ces œuvres qu'on donne en même temps que les comédies de Molière et les tragédies de Voltaire, comme le prouve l'anonyme *Disposition du carnaval de Nieswicz en 1761*, elle aussi rédigée en français.

Cependant les débuts de la francophonie biélorusse ne sont que timides. La maîtrise de français dans les milieux aristocratiques et l'enseignement de français dans les écoles du Grand Duché de Lituanie sont encore trop précaires pour provoquer de grands textes d'inspiration individuelle.

A l'époque des rois saxons, on reste surtout au niveau du bilinguisme dans la correspondance privée et de l'imitation des modèles français, voire même leurs copies, comme le prouve le cas des Radziwiłł. Pour que la situation change, il faut attendre l'avènement de Stanislas Auguste Poniatowski, un roi très francophile.

L'essor du français et du moi : les écrits autobiographiques dans la seconde moitié du XVIII^e siècle

Les remarques ironiques du dernier roi de Pologne sur les mœurs des châtelains de Nieswiez et de leur demeure à Grodno dans les années 1750 (Poniatowski S.-A., 2012 : 65-66) témoignent de l'ampleur de ce changement : ce qui semble être une importante acquisition culturelle aux Radziwiłł, n'est pour lui qu'un calque maladroit des modèles européens. Les appels au canon du XVII^e siècle ne comptent plus à cette époque-là, ce sont les Lumières qui proposent une autre vision du monde et de l'homme. Comme le jeune Stanislas Auguste Poniatowski, la nouvelle génération des magnats du Grand Duché de Lituanie se présente très nombreuse à Paris pour paraître, et surtout pour se « civiliser » selon les modèles du grand monde, s'instruire d'après les leçons de Voltaire, de d'Alembert ou de Jean-Jacques Rousseau. Ce dernier marque plus d'un esprit parmi les confédérés de Bar qui lui demandent un projet de constitution aboutissant aux fameuses *Considérations sur le gouvernement de Pologne et sur sa réformation projetée*.

Le journal intime de la princesse Teofila Sapieżyna (1742-1816), femme du maréchal de la confédération lituanienne Józef Sapieha, très proche du comte Michał Wielhorski qui représente la confédération auprès de la cour de Versailles et agit auprès de Rousseau, est un témoignage précieux sur ce milieu social et cette époque. Le texte se divise nettement en deux parties. La première, publiée il y a un siècle par Władysław Konopczyński (Sapieżyna T., 1914), concerne le départ des Sapieha pour la France en 1772 après la défaite de la confédération de Bar, leur voyage à travers la Saxe et la Bavière et leur installation à Strasbourg, lieu d'exil. Il s'agit d'une relation minutieuse d'actualités politiques, de copies de nouvelles à la main ou de lettres particulières que

la princesse rédige en sa langue maternelle avec quelques rares incursions françaises (dans l'édition de Konopczyński, elles sont toutes traduites en polonais).

A l'opposée, la deuxième partie, datant des années 1774-1776, toujours inédite et conservée à la BPP (fonds 46, vol. III-IV), voit dominer le français. Ce n'est pas un hasard : en 1774, la princesse essaie d'entrer dans le monde parisien, elle est reçue à Versailles, ses expériences culturelles et personnelles (la naissance de deux enfants, en 1773 et 1775) se multiplient. Elle cumule des échecs à la cour et à Paris : l'octroi d'une pension royale traîne, l'engagement patriotique lui ferme les portes de Mme Geoffrin qui est la seule à recevoir les Polonais à cette époque-là (Lilti A., 2005). Pour parler de tous ces événements, il lui faut de nouveaux modes d'expression.

Ceux-ci se présentent grâce aux lectures de Rousseau qui séduit la princesse non seulement par ses idées politiques mais aussi par sa découverte du « je ». On pourrait très bien appliquer au journal de Teofila Sapieżyna la définition de Philippe Lejeune : « Le sujet profond de l'autobiographie, c'est le nom propre. » (Lejeune P., 1996 : 33). Les cas où la jeune femme se plaît à entendre ou fait répéter son nom sont très fréquents dans son journal. Et si elle cite le plus souvent les gazettes de l'époque, les lettres de ses correspondants, les propos des autres en polonais, c'est à travers le français qu'on entend sa propre voix.

Quelles sont ses modulations ? La première et l'essentielle est féminine, confortée par la lecture de *l'Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes dans les différents siècles* (1772) d'Antoine Léonard Thomas, ouvrage qui « [l]'a très fort satisfait » (BPP, fonds 46, vol. II, p. 455) et qui est l'une des sources importantes de ses réflexions. Presque toujours en compagnie masculine, impliquée dans les affaires politiques présumées être une besogne d'hommes, la princesse Sapieżyna, revendique souvent sa féminité qu'elle ne regarde pas comme un sort malheureux. Très active et entreprenante, elle efface souvent son mari et s'empare du pouvoir, tant familial que politique. « Peut-être bien que ce soit une petite vanité, mais elle sied bien à mon sexe qui est fait pour commander » (BPP, vol. I, p. 204), une phrase caractérisant bien les méditations de la princesse sur la féminité et sur sa propre personnalité.

Cependant sur ce point de vue, elle semble contredire son maître à penser, Jean-Jacques Rousseau. Dans ses *Considérations sur le gouvernement de Pologne*, le philosophe, rappelons-le, oppose l'héroïsme masculins des anciens à la culture française efféminée, et propose donc une conception d'état patriarcal, tout en s'en prenant de nouveau aux jeux et aux spectacles. La princesse Sapieżyna, qui est une habituée du théâtre strasbourgeois et qui se plaît beaucoup avec les hommes, ne suit pas aveuglement toutes les prescriptions rousseauistes. Dans sa vie comme dans son texte, elle cherche à révéler sa propre personnalité aussi bien qu'elle est en quête de ce qu'on peut appeler, selon Clifford Geertz, les « sources symboliques d'illumination » (« symbolic sources of illumination », Geertz C., 1973 : 45) qu'elle trouve dans le théâtre français de son époque. Ses préférences en disent long : Rousseau avec le *Devin du village* et Beaumarchais avec *Eugénie* sont les favoris incontestables. Cette dernière pièce qu'elle voit plusieurs fois et qui lui fait « un plaisir infini » est une sorte d'éducation sentimentale. La princesse Sapieha s'explique : « C'est la pièce des mieux écrites peignant le sentiment avec la plus grande force. Elle m'a attendrie jusqu'aux larmes. Il n'est pas possible d'imaginer qu'elle n'ait le plus grand succès puis qu'elle fasse [sic !] la plus grande sensation. » (BPP, fonds 46, vol. III, p. 712).

Le discours théâtral lui permet aussi de formuler les sentiments maternels. Des retrouvailles ou des adieux à ses enfants en bas âge se font toujours en larmes, qui trahissent à la fois sa sensibilité et sa dépendance des clichés romanesques. La première apparition dans le monde de son fils Alexandre, à ce moment âgé de deux ans, a lieu pendant un spectacle. La princesse l'y amène pour voir « quelle impression fera sur l'esprit de mon fils toute cette foule d'hommes, la décoration de la salle, le jeu des acteurs, qu'il allait voir pour la première fois de sa vie. » (BPP, fonds 46, vol. IV, p. 1264). Cette expérience sert aussi à développer le monde émotionnel de l'enfant qui « parut être très sérieusement occupé de ce nouveau spectacle pour lui et de retour ne pouvant pas encore expliquer ses idées il nous a rendu en pantomime tout ce qu'il avait vu. » (ibid.). Pour décrire ses sentiments maternels, elle s'inspire toujours des modèles littéraires : « Le tenant pendant le spectacle sur mes genoux, je fis réflexion sur la noblesse du propos de Cornelia mère des

Grachus², qui les avoit présentés aux autres dames romaines comme ses véritables bijoux et trésors et il me sembloit que tout enfant que soit mon fils, il me rendoit plus fière. » (ibid.).

Ainsi, pour la princesse Sapieżyna, autant que pour la princesse Radziwiłłowa, un demi-siècle plus tôt, le français est à la fois une langue de raisonnement et de sentiment, dans un contexte culturel considérablement évolué. Le journal de la confédérée de Bar s'inscrit pleinement dans la lignée des écrits autobiographiques féminins de la seconde moitié du XVIII^e siècle et participe à ce qu'on nomme « la fabrique de l'intime » (Seth C., 2013). Pour son fils Alexandre Sapieha (1773-1812), né et élevé en France, le français ne perdra pas ses valeurs d'une langue de sociabilité mais celles-ci prendront une nouvelle dimension. Ce chambellan de Napoléon I et commandant de la Légion d'Honneur publiée à Paris en 1808 un traité naturaliste sous le titre *Lettres sur les bords de l'Adriatique adressées à Monsieur Gilibert docteur en médecine, membre de l'Athénée de Lyon* où la forme épistolaire n'est qu'un prétexte pour valoriser son ouvrage en faisant appel au nom de l'éminent scientifique, ancien professeur à Grodno et Wilno (Labarre de Raillicourt D., 1970 : 51-53).

Pour le contemporain et le compatriote de Teofila Sapieżyna, l'archevêque de Mohilew Stanisław Bohusz-Siestrzeńcewicz (1731-1826), le français est un moyen indispensable pour réussir à la cour de l'empereur de Russie Paul I^{er} où l'on parle plusieurs langues mais où une seule prédomine. En faveur sous Catherine II, ce prélat doit retrouver la grâce impériale et il décrit ses efforts dans son journal des années 1797-1800 (Siestrzeńcewicz-Bohusz S., 1913-1917).

Si Teofila Sapieżyna se cherche des modèles comportementaux dans le théâtre, Bohusz-Siestrzeńcewicz se voit obligé de jouer la comédie pour éviter la disgrâce et plaire à l'empereur qui est largement connu pour sa sensibilité et son goût prononcé pour toutes sortes de spectacles, de farces et de plaisanteries qu'il produit lui-même ou fait jouer. Les autres mémoires de cette époque, ceux du comte Fedor Golovkine par exemple (Golovkine F., 1905), prouvent qu'à la cour de Paul I^{er} on rie autant qu'on a peur. Dans cette situation précaire, l'archevêque de Mohilew se montre un très bon courtisan et acteur en s'adaptant aux règles du jeu impérial. Il essuie les

2. Gracques, je corrige.

boutades les plus outrageuses des officiers de la garde, inspirés semble-t-il par l'empereur, comme celle qui consiste à chercher une amante supposée dans le carrosse de ce prélat sexagénaire.

Paul I^{er} n'est pas étranger non plus aux blagues obscènes de ce genre. Le passage qui suit date de l'année 1799, son style est neutre, ce qui est propre au texte entier du journal, mais il trahit toute l'ironie impériale : « Le dernier dimanche du février l'Empereur a beaucoup ri qu'en suivant le prince Schtcherbatow³ pour le baise-main son épée m'entra entre les pieds. Il me dit : Vous êtes l'église militante, bien plutôt [qu']enfant » (Siestrzencewicz-Bohusz S., 1915 : 283). « L'église militante » (« ecclesia militans ») est un surnom que porte le prélat à la cour de Saint-Pétersbourg suite à son passé militaire et à la blessure qu'il a reçue en 1745. Il le répète sans se gêner dans son journal chaque fois qu'il est évoqué par Paul I^{er} ou ses courtisans, bien qu'il fasse écho à la figure du « révérend père commandant », personnage de *Candide*.

Paul I^{er} sait aussi être généreux et affectueux. L'archevêque de Mohilew trouve alors une occasion de le sensibiliser en jouant le rôle d'un sujet affectionné, afin de se garantir les faveurs impériales. En visite au collège jésuite d'Orcha en mai 1797, un mois après le couronnement, l'empereur se montre très satisfait de l'enseignement de cet ordre et de l'administration de Bohusz-Siestrzencewicz qui agit et écrit avec humilité. Quand Paul I^{er} remarque « Je suis très content que je vous aie attaché à moi », le prélat ne sait pas que répondre « dans le transport de joie ». Et ensuite : « Quand l'Empereur était prêt à monter dans la calèche, il me dit : « Venez me rendre visite à Saint-Pétersbourg, quand vos affaires le permettront, quand vous pourrez le faire, quand vous voudrez ». Je témoignai ma joie, mon envie. Il monta avec le Pr[ince] Alexandre⁴, baisa ses doigts, et les jeta vers moi. Une larme me coula, et il partit. » (Siestrzencewicz-Bohusz S., 1913 : 35).

A la cour de Paul I^{er}, on ne joue pas uniquement la vie, mais aussi la mort. Entre fin décembre 1797 et février 1798, l'archevêque catholique de Russie consacre deux grandes cérémonies funèbres, celles du prince de Wurtemberg, beau-père de

3. Il s'agit très probablement du prince Pavel Petrovitch Chtcherbatov (1762-1831), sénateur et conseiller privé effectif (1798).

4. Futur empereur Alexandre I^{er}.

l'empereur, et de Stanislas Auguste Poniatowski. La description ponctuelle de cette dernière, dont toutes les étapes s'étalent sur trois semaines, souligne son importance tant pour le monarque que pour le prélat. Si Paul I^{er} est désireux de revenir à l'époque des funérailles princières chevaleresques (Schaub M.-K., 2012 : 161-162), Stanislas Bohusz-Siestrzencewicz, sans oublier d'exercer ses fonctions primordiales, trouve une occasion de plus pour lui plaire et bien jouer son rôle et s'en voit bien récompensé.

L'autre moyen de parvenir que trouve l'archevêque de Mohilew est de devenir historiographe francophone de la Crimée, procédé fréquent à la cour de Russie sous Catherine II, employé notamment en 1796 par Jan Potocki (Rosset F., Triaire D., 2004 : 258-263). Cette récente acquisition territoriale de l'empire est l'un des points clés du vaste « projet grec » de la souveraine, que son fils semble abandonner. Tout de même, en 1800, Bohusz-Siestrzencewicz est en train de terminer la publication de son *Histoire du royaume de Chersonèse Taurique*. Sa correspondance intense avec Pierre François Fauche, imprimeur-libraire suisse résident à Hambourg, publiée avec son journal (Siestrzencewicz-Bohusz S., 1917) témoigne de l'importance de cette entreprise pour son auteur. Bohusz-Siestrzencewicz tombant en disgrâce fin 1800, selon toute apparence, Paul I^{er} ne prendra pas connaissance de l'ouvrage. Cela n'empêchera pas l'habile archevêque de l'utiliser pour se faire rappeler au nouvel empereur Alexandre I^{er}, d'abord en 1801 (la préface dans une publication postérieure en est la preuve), puis avec la deuxième édition de Saint-Pétersbourg en 1824.

Le français de Bohusz-Siestrzencewicz, tant dans ses écrits historiques (il est également auteur des *Recherches sur l'origine des Sarmates, des Esclavons et des Slaves* publiées en 4 volumes en 1812 à Saint-Pétersbourg) que personnels, diffère beaucoup de celui de Teofila Sapieżyna. Non seulement au niveau de la grammaire ou du style : le français du prélat est effectivement plus correct que celui de la confédérée. La distinction se fait surtout à deux niveaux, psychologique et culturel, qui déterminent nettement l'appel à tel ou tel modèle, le choix de telle ou telle stratégie discursive. La princesse Sapieżyna est tournée vers l'intime, l'archevêque est un homme aux intérêts publics dont il est obligé de cacher de vrais motifs, vu la société où il vit : il doit être réservé et circonspect, dans sa parole comme dans ses actions. Ces

deux journaux représentent deux voies distinctes du développement de la francophonie biélorusse à la fin du XVIII^e siècle.

La poétique et la politique : l'activité littéraire et pédagogique des jésuites en Biélorussie entre 1772 et 1820

Au XVIII^e siècle, le français, langue de culture, semble être la prérogative des élites au Grand Duché de Lituanie. La situation, semble-t-il, change très peu dans le siècle qui suit. Dans les années 1800, on retrouve à Annopole, résidence des Radziwiłł, un certain chevalier de Boudon, précepteur de la jeune princesse Julia, à l'usage de laquelle il compose et publie à Wilno trois ouvrages. Parmi eux, le roman *Lettres lituaniennes ou La Correspondance de deux amis habitants des bords de la Ptycz* (1809) et la pastorale *La piété filiale ou Le Retour de la bonne mère* (1810) se font remarquer par leur amalgame de la pensée rousseauiste et de la naissante sensibilité romantique (Buckeley I., de Palacio M.-F., 2012 : 308-312). Si on ne sait rien sur les effets directs de l'éducation littéraire et sentimentale exercée par le chevalier de Boudon, aussi bien que sur sa personnalité, l'effort reste très intéressant et surtout caractéristique en lui-même.

Mais dans ce contexte, il ne faut pas négliger l'activité pédagogique des jésuites qui enseignent le français au-delà de la fine fleur aristocratique. L'émergence de leur francophonie remonte au début du règne de Stanislas Auguste. Selon Stanisław Bednarski, le nombre de jésuites du Grand Duché de Lituanie parlant français passe de 16 en 1740 à 126 en 1770, alors qu'en Pologne ils ne sont que 24 en 1740 et 74 en 1770 (Bednarski S., 1933 : 491). Après le premier partage de la Pologne, Catherine II profite pleinement de cet héritage et malgré le bref de Clément XIV de 1773, conserve la Société de Jésus sur ses terres à dessein de les employer pour l'éducation de la jeunesse. Le français devient vite une discipline importante et l'un des moyens d'expression poétique suite à la gallomanie des élites russes et surtout aux enjeux de la politique culturelle de l'impératrice.

Notons bien que les jésuites ne sont pas les seuls francophones parmi les ordres religieux de la nouvelle province de l'empire. En mai 1780, la

visite de l'impératrice en Russie Blanche provoque un torrent de panégyriques en diverses langues, y compris en français, dont les auteurs cherchent à attirer l'attention bienveillante de la tsarine. Les odes flatteuses des dominicains de Polotsk (*Ode dédiée à Sa Majesté l'Impératrice souveraine de toutes les Russies etc. par tout l'ordre de Saint Dominique à son arrivée à Polocque*) et des basiliens de Toloczyn (A la très auguste et sacrée Majesté Impériale de Catherine II ... ode dédiée par les écoliers de Toloczyn sous le gouvernement de religieux de l'Ordre de St. Basile le Grand) expliquent en partie le mépris de Catherine II envers ces ordres qu'elle maltraite dans sa lettre à Friedrich Melchior Grimm de Polotsk du 20 (31) mai 1780 et auxquels elle préfère les jésuites. Les odes en question suivent les règles du genre, leurs auteurs comparent l'impératrice à Minerve, Bellone et même à Sémiramis (« Semiramide »). Cependant les œuvres des dominicains et surtout des basiliens manquent de finesse, elles grouillent de coquilles, de fautes d'orthographe, leurs rimes sont parfois extrêmement maladroitement. Ainsi ces deux ordres se montrent-ils les plus faibles dans la compétition pour la bienveillance de l'impératrice. Le sort de cette bataille se décide certainement ailleurs que sur le champ de la littérature, mais celle-ci compte dans le bilan.

Dans sa lettre à Grimm déjà mentionnée Catherine II évoque les panégyriques des jésuites : « Ils m'ont dit toutes les douceurs possibles dans toutes les langues possibles, hormis celles que j'entends » (SIRIO, t. 23 : 182). Notons bien cette formule ironique de l'impératrice. Le discours solennel des jésuites en l'honneur de Catherine II est fait en latin, probablement traduit en polonais, les langues que la souveraine ne parle pas. Après 1780, les jésuites se montrent plus conformes aux goûts de leurs hauts protecteurs. Leurs éditions de poésies panégyriques deviennent multilingues : les œuvres en latin occupent le premier rang, les textes en polonais les suivent et les écrits en français sont relégués à la troisième position.

Un recueil de vers en honneur du prince Grigori Potemkine imprimé à Polotsk en 1789 en donne un exemple. Il comporte des odes en latin, polonais, français, italien et allemand qui chantent les exploits du chef de l'armée russe pendant les premières années de la guerre contre la Turquie (1787-1792). L'une des deux pièces françaises, *Vers sur le portrait du prince Potemkin*, est rédigée dans le genre traditionnel des vers consacrés aux

portraits d'apparat. Elle ne révèle pas un seul trait particulier du favori de Catherine II, les comparaisons et les épithètes renvoient aux formules fixes de la poésie classique, le ton est enthousiasmé et grandiloquent.

Malgré le caractère abstrait des éloges, des liens bien concrets se tissent entre les jésuites et le prince Potemkine. Même si l'on ne sait ni quand ni comment les révérends pères se procurent le soutien du prince, il est possible d'énumérer un nombre important de ses bienfaits pour la Compagnie : la permission de recevoir et incorporer leurs anciens confrères étrangers, la protection contre les pamphlets anonymes, le soutien financier, etc. Evidemment, ces aspects pratiques n'ont pas leur place dans les odes des jésuites. Par contre, dans l'histoire de la Société de Jésus en Russie, *Les Jésuites en Russie*, attribuée au père Jean-Louis de Leissègue de Rozaven, rédigée entre 1805 et 1807, restée inédit et conservée aux archives de l'ordre à Rome (ARSI 1033) et à Vanves (Bibliothèque slave, fonds Gagarine, 5a-I), tous les contacts avec leur haut protecteur à Saint-Petersbourg sont minutieusement décrits.

Le règne de Paul I^{er} est l'âge d'or des jésuites en Russie Blanche. Les bienfaits qu'ils reçoivent du gouvernement sont nombreux, les panégyriques aux hauts protecteurs et à l'empereur en premier lieu se multiplient. Ils commencent par un recueil de vers multilingue (*Augustissimo ac potentissimo Paulo I Imperatori totius Rossiae adnexorunque regnorum ... in Alba Rossia Societas Jesu suo clementissimo conservatori hoc carmen gratissimi animi indicium*, Polotsk, 1797) louant le fils de Catherine II dans lequel trouvent leur place un sonnet et deux madrigaux en français. Leur poétique est soumise à une règle bien connue : le choix du sujet impose le style. Mais il faut noter un phénomène particulier : le sujet influence celui qui écrit, le « transporte », fait les vers se presser « en torrent ». L'interaction de ces deux règles surgit aussi dans un sonnet du même recueil. C'est un modèle à suivre pour des élèves (les poésies sont reproduites dans un recueil à usage pédagogique en 1798 : *Recueil de pensées de Cicéron, de Maximes morales, de petits contes ... A l'usage de la jeune noblesse, qui étudie la langue française*) au niveau de la technique de versification et du sujet, aussi « facile » que « beau ». L'empereur devient non seulement un exemple de souverain, beau, bon et juste, mais encore celui qui transforme, par puissance divine, les talents de ceux qui le chantent : « Chacun peut réussir ; le

plus froid journaliste / Deviendra de ce prince un bon panégyriste, / En rapportant les faits nus et sans ornement. / Mais il faudra qu'il sache écrire lestement, / Car PAUL marche à grands pas et fait en vingt journées / Plus qu'un autre souvent ne fait en vingt années. »

La capacité que doit posséder le panégyriste de Paul I^{er}, « écrire lestement », fait penser à l'épithète que Catherine II avait donné autrefois aux jésuites : « Il nous en est venu de tous pays : morgué qu'ils sont lestes ! » (*SIRIO*, t. 23 : 182). Difficile à imaginer que l'impératrice avait lancé le mot à haute voix avant de l'écrire, il s'agit plutôt d'une coïncidence. De toute façon, le don d'« écrire lestement » devient un signe du style jésuite.

Une autre particularité de la production littéraire jésuite est l'usage des équivoques qui marquent bien les fables publiées dans le recueil pédagogique de 1798. Elles donnent aux élèves une double leçon, de savoir-vivre et de savoir-lire, dont cette dernière partie reste difficilement déchiffrable. C'est le cas, par exemple, de la fable *Le Laboureur et l'Enfant* qui introduit l'image traditionnelle pour les genres didactiques jésuites d'un Elève peu studieux et étourdi. Loin de ses Précepteurs, il rencontre, « dans sa tournée », « une prairie ornée de mille différentes fleurs ». Sans se rendre compte du danger et sans prêter attention à l'avertissement d'un Laboureur, « le jeune homme » en quête d'une fleur se fait piquer par un Serpent. La morale explique les allégories de la manière : « Voilà tout le fruit qu'on retire / De ces écrits licencieux / Dont ce pré nous offre l'image / On y cherche les fleurs, les beautés du langage, / Mais n'y trouve, hélas ! qu'un poison dangereux. »

Difficile à déterminer pour un lecteur contemporain quels sont ces « écrits licencieux » tellement redoutables pour la jeunesse. Très vraisemblablement, ce sont des traités philosophiques ou maçonniques qui versent « un poison dangereux » de doute. L'alarme des jésuites n'est pas sans fondements. La collection du musée régional de Vitebsk abrite un manuscrit en français qu'on pourrait dater, d'après les filigranes, des années 1815 ou 1817 et qui présente la maçonnerie comme une voie de se connaître et se perfectionner moralement. Les jésuites de la Russie Blanche travaillent avec application à neutraliser les effets de tels écrits. Ainsi, une note publiée dans la revue de l'Académie de Polotsk *Miesięcznik Połocki (Mensuel de Polotsk)* évoque

une intervention publique du 14 novembre 1817 d'un élève en théologie qui en démontrant l'existence de Dieu donne un démenti « des calomnies des athées, païens, manichéens et de nouveaux cabalistes ». Plus concrète dans ses autres articles, cette édition s'attaque ouvertement à Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, Diderot, d'Alembert qui deviennent les bêtes noires des jésuites à cause de leur « irrégulation ».

L'ouverture de l'Académie de Polotsk en 1812 marque une étape dans la francophonie jésuite. Désormais la littérature française fait partie du programme d'études. Son analyse permet de rétablir le canon littéraire défendu par les jésuites de la Russie Blanche qui est beaucoup plus important que les noms réunis au hasard dans le recueil de 1798. Le résumé du cours de littérature française du père Matteo Molinari pour l'année scolaire de 1818-1819 comprend les noms des orateurs célèbres de la Compagnie (Valentin Esprit Fléchier, Bossuet, Bourdaloue, Massillon), ou bien de leurs anciens élèves (Malherbe, Fénelon, La Bruyère, La Fontaine, La Motte, Crébillon père, J.-B. Rousseau, Gresset, Chateaubriand).

Ces cours œuvrent également à la « fin de la Philosophie » annoncée dans deux vers de 1814 consacrés aux victoires d'Alexandre I^{er} contre Napoléon. Loin de l'imagerie de la littérature classique, ces textes sont totalement inspirés par la Bible. L'un d'eux, le dithyrambe *L'Europe et la religion mises en liberté par le nouveau Cyrus* est une paraphrase des chapitres 44 et 45 du livre d'Isaïe. Alexandre I^{er} renouvelle, d'après la vision allégorique d'un auteur anonyme, les exploits du roi achéménide. Il est non seulement le vainqueur d'un « ambitieux » et le restaurateur de la monarchie légitime en France, mais il est aussi et surtout le libérateur du pontife, le sauveur de la ville éternelle et de la foi. A certains égards, cette représentation quasi mystique correspond à la fois à l'image voulue par l'empereur lui-même et aux écrits de son entourage où entre un peu plus tard Mme de Krüdener avec son *Camp de Vertus* (1815). Cependant les poésies des jésuites se différencient de ces écrits par leur caractère strictement religieux. L'essentiel pour les jésuites est de correspondre aux exigences culturelles du nouvel règne et de la conjoncture politique. Ils échouent et sont chassés de la Russie en 1820, mais leurs écrits et leur activité pédagogique n'en sont pas les premières causes.

A la fois francophones et francophobes, les jésuites s'opposent constamment aux nouveautés

que la pensée matérialiste ou déiste propose à toute l'Europe. Ils se déclarent héritiers du patrimoine classique de la deuxième moitié du XVII^e siècle et de la littérature qui lui succède. Cependant, les jésuites savent bien s'adapter aux goûts de leurs protecteurs successifs. De Catherine II à son petit-fils Alexandre I^{er}, beaucoup de choses changent dans la vie culturelle de l'empire de Russie, sauf l'intérêt pour le français, marque de finesse et/ou instrument politique. La Compagnie de Jésus en Russie Blanche s'exprime elle aussi en cette langue, soit pour se faire connaître, soit pour se faire méconnaître, soit pour enseigner, soit pour louer. Tout en gardant le caractère conservateur de leur enseignement, les jésuites de cette contrée en marge de l'empire s'intègrent dans un large mouvement européen de la francophonie.

La position du français en Biélorussie dans les années 1830-1900

Aux jésuites succèdent les pères piaristes qui renouent tant bien que mal avec leur tradition d'enseignement et profitent de leur savoir-faire dans l'industrie du livre pour publier des manuels (par exemple, *Recueil de pièces choisies par Le Père A.C. Spire de Bouillon*, Polotsk, 1829). Mais le nouveau siècle et surtout le nouvel empereur Nicolas I^{er} imposent d'autres valeurs. La chute de l'insurrection de 1831 provoque une massive immigration des aristocrates biélorusses et lituaniens en Europe et surtout en France, la nouvelle vague migratoire se soulève après 1863. Après la suppression de l'université de Wilno en 1832, l'ancien Grand Duché de Lituanie ne compte plus d'établissements d'enseignement supérieur sur ses terres. Presque tous les anciens modes de sociabilité utilisant le français comme un moyen de communication se dissolvent donc. Les nouveaux centres d'éducation, tel le corps des cadets de Polotsk, créé en 1835, inscrivent dans leurs programmes scolaires les langues étrangères. Le français y détient toujours la position primordiale par rapport à l'allemand ou l'anglais mais son emploi est réduit à former un officier bien instruit, qui doit être avant tout patriote de la Russie et bon orthodoxe.

Les informations sur les professeurs de français au corps des cadets de Polotsk sont très lacunaires. Auguste Frénézy, enseignant dans le Corps des cadets de Polotsk entre 1870 et 1891, mérite pour son service en Russie le rang de conseiller

d'Etat et quatre décorations dont les ordres de Sainte-Anne de 2^e et 3^e degrés, Saint-Stanislas de 2^e degré, Saint-Vladimir de 4^e degré (Etat de service du professeur de français du Corps des cadets de Polotsk, conseiller d'état Frénésy pour décembre 1888, Archives nationales de Biélorussie, f. 2613, op. 1, n° 72, fol. 6r^o-6v^o). Son successeur, le conseiller de collègue Achilles-Joseph Marchal, d'origine belge, professeur de musique, enseigne entre 1891 et 1901 deux disciplines, celle de sa formation et sa langue maternelle.

L'arrivée en 1901 d'un Russe d'origine française, Gueorgui Fabre (né en 1865, date de mort inconnue), bouleverse la médiocrité de l'apprentissage. Frénésy et Marchal savent mieux que Fabre grimper l'échelle des promotions, mais nul d'entre eux ne réussit à égaler ce que fait ce dernier, la publication de trois ouvrages à usage pédagogique. Parmi eux, deux sont des grammaires de français, l'une publiée à Varsovie en 1897, l'autre à Saint-Petersbourg en 1904, bien faites mais peu remarquables. Mais le troisième manuel, le *Précis de l'histoire de la littérature française classique du XVII^e siècle comparée à la littérature russe* (Saint-Petersbourg, 1904), mérite toute notre attention parce qu'il dépasse ses enjeux immédiats.

L'auteur, à en juger d'après la préface, se propose un objectif assez limité : faire connaître la littérature française à la jeunesse russe. Le sujet et la composition sont communs pour les manuels de littérature destinés aux élèves du secondaire : les aperçus de la vie et de l'œuvre de Malherbe, Corneille, Racine, Molière, Boileau sont suivis de grands extraits originaux de leurs pièces poétiques ou dramatiques donnant les meilleurs échantillons du bon style classique. Les citations tirées du *Cid*, *Polyeucte*, *Esther*, *Athalie*, *Dom Juan*, de *l'Art poétique* dépassent dix pages pour chacune des œuvres. Les morceaux choisis l'emportant quelquefois sur l'exposé, le livre de Gueorgui Fabre peut paraître hétéroclite, en quelque sorte une combinaison d'un manuel avec un recueil de textes.

Toutefois, le manuel de Fabre se lit également, et principalement, comme une étude de littérature comparée. Cette méthode de recherche est en plein essor en Russie et en Europe à cette époque, les ouvrages de ses chefs de file, Aleksei Vesselovski et Marian Zdziechowski, inspirent sans aucun doute le professeur de Polotsk. Gueorgui Fabre opte consciemment pour l'approche comparatiste et explique son choix : « Désireux de

rendre mon travail plus intéressant, je choisis la méthode comparative d'exposition de données d'histoire littéraire en présentant en parallèle les renseignements sur les écrivains français et russes. Je prends la littérature française du XVII^e siècle parce qu'elle est considérée comme la plus riche et gracieuse des espèces de belles-lettres et qui s'assura parmi les représentants de la littérature russe de proches imitateurs que je vais comparer aux écrivains français » (Fabre G., 1904 : 5-6).

En utilisant cette nouvelle méthode, Gueorgui Fabre abandonne le système d'enseignement littéraire d'autrefois, basé sur les principes de répétition et de mémorisation dont les éléments se font sentir dans les recueils de la fin du XVIII^e et la première moitié du XIX^e siècles déjà évoqués. Soucieux non seulement de renseigner ses élèves, le professeur du corps des cadets de Polotsk les initie à une lecture intéressée et attentive, à l'analyse, aux jugements. Gueorgui Fabre assortit les écrivains et leurs œuvres de manière à ce qu'ils traduisent le mouvement progressiste dans la littérature, la purification de la langue et des mœurs, la formation de nouvelles idées esthétiques et morales. Les mêmes intentions animent, rappelons-le, les recherches des comparatistes russes de grand renom, surtout les frères Vesselovski, Alexandre et Aleksei, et Alexandre Pypine.

Certainement, Gueorgui Fabre ne peut et ne veut pas dépasser son cadre social et professionnel pour égaler les savants illustres. Il est plus fidèle aux grandes valeurs de l'idéologie monarchique et de l'éducation militaire, à savoir « orthodoxie, autocratie, esprit national », qu'à l'idée libérale du progrès. On peut le déduire d'après le canon littéraire français du XVII^e et celui, russe, du XVIII^e et du premier quart du XIX^e siècles qu'il expose dans son livre. Ainsi, tout en estimant que le *Cid* de Corneille est « une tragédie sans égales », Gueorgui Fabre classe *Cinna* et *Polyeucte* à un niveau supérieur et allègue pour cette cause Voltaire. Il préfère la « dernière manière » de Racine à celle des années 1660-1670 et déclare qu'*Athalie* « peut être considérée déjà comme la perle de ses travaux, la plus gracieuse et exemplaire parmi les tragédies modernes, tant bien qu'anciennes ; et tout cela nous le devons à la religion. » (Fabre G., 1904 : 112).

Sujet de la monarchie russe, il n'oublie pas de citer les œuvres de l'impératrice Catherine II sans la flatter en faisant le parallèle entre la comédie française classique et celle de la Russie du XVIII^e

et du début du XIX^e siècles. Il néglige par ailleurs les noms de Denis Fonvizine ou de Vladimir Loukine, auteurs comiques éminents et francs-maçons de renom. Professeur de futurs officiers, Gueorgui Fabre représente la vie de Molière comme un exploit militaire : « Auteur, acteur et directeur d'une troupe, Molière de tout son être appartient à la scène pour laquelle il avait été né et à peu près sur laquelle il mourut, tel un brave soldat meurt sur un champ de bataille étendard entre les mains. » (Fabre G., 1904 : 220).

Le *Précis de l'histoire de la littérature française classique du XVII^e siècle comparée à la littérature russe*, bien qu'il ne puisse égaler les meilleures recherches comparatives de son époque et ne soit plus consulté en tant que manuel de littérature, est une étape remarquable dans le dialogue intellectuel entre la France et la Russie Blanche. Son auteur, né sous Napoléon III, élevé sous Alexandre II, modeste professeur de lettres à Polotsk et dont la biographie contient beaucoup de lacunes qui restent encore à combler, en devient une figure symbolique. Dans l'ouvrage de Gueorgui Fabre le « coq gaulois » se réserve toujours la primauté littéraire alors que « l'ours russe » offre le discours scientifique novateur.

Le tableau de la francophonie en Biélorussie aux XVIII^e et XIX^e siècles présenté ci-dessus ne prétend pas être exhaustif, de nouveaux textes ou de nouveaux noms pouvant surgir au cours de recherches ultérieures dans les archives européennes. Il serait plus important, tout en respectant les distinctions entre plusieurs moments historiques, de créer une certaine matrice qui pourrait englober tous ces écrits et expliquer leur nature, les lier avec une certaine tradition, les inscrire dans un cadre approprié. Ainsi, pourrait-on discerner nettement les fonctions essentielles du français dans cette production littéraire et scientifique et dans les réseaux sociaux. Pour les Lumières biélorusses, c'est une langue civilisatrice et une langue d'émancipation, une langue de sociabilité et une langue édifiante. Au siècle suivant, sans rien perdre de ces valeurs, elle s'approprie également une importante tâche double, celle d'enseigner et de mener des recherches historiques, littéraires, naturalistes. Si la francophonie biélorusse ne conditionne d'aucune manière l'essor de l'esprit national, elle reste néanmoins un lien puissant qui unit cette culture tant avec

la Russie que la France et tout l'Occident à l'aube de l'ère moderne.

Bibliographie

Bednarski Stanislaw (1933), *Upadek i odrodzenie szkół jezuickich w Polsce. Studjum z dziejów kultury i szkolnictwa polskiego*, Kraków, Wydawnictwo Księży Jezuitów.

Buckley Irena, de Palacio Marie-France (2012), *L'Eden lituanien et la Babylone française : les contacts culturels franco-litvaniens au XIX^e siècle*, Paris, Classiques Garnier.

Fabre Gueorgui (1904), *Précis de l'histoire de la littérature française classique du XVII^e siècle comparée à la littérature russe* [Фабр Георгий, Краткая история классической французской литературы XVII века в ее сравнении с русской], Saint-Petersbourg, V. Berezovski.

Fabre Jean (1952), *Stanislas-Auguste Poniatowski et l'Europe des Lumières*, Paris, Institut d'études slaves.

Geertz Clifford (1973), *The Interpretation of Cultures : Selected Essays*, New-York, Basic Books.

Golovkine Fédor (1905), *La cour et le règne de Paul I^{er}* : portraits, souvenirs et anecdotes, Paris, Plon.

Gretchanaïa Elena (2005), « Mémoires et journaux intimes féminins rédigés en français dans le premier quart du XIX^e siècle : aspects religieux et linguistiques » in Martin Sylvie (Ed.) *La Russie d'Alexandre I^{er} : réalités, perceptions, mythes*, Lyon, Ecole Normale Supérieure LSH. – http://russie-europe.ens-lyon.fr/article.php?id_article=56

Judkowiak Barbara (2011), « «Aux ordres de l'époux obéir, c'est le droit essentiel des épouses» : le mariage dans les écrits de la princesse Franciszka Urszula Radziwiłł (1705-1753) », *Studia Romanica Posnaniensia*, vol. 38/1 : 67-79.

Kondakov Denis (2012), « Les «coquins de la Russie Blanche» : la francophonie jésuite en Biélorussie aux XVIII^e et XIX^e siècles » in Gretchanaïa Elena, Stroev Alexandre et Catherine Viollet (Ed.), *La francophonie européenne aux XVIII^e-XIX^e siècles : Perspectives littéraires, historiques et culturelles*, Bruxelles, Peter Lang : 137-150.

Labarre de Raillcourt Dominique (1970), *Histoire des Sapieha : (1440-1970), essai de généalogie, d'héraldique et d'iconographie*, Paris, éd. Labarre de Raillcourt.

Lejeune Philippe (1996), *Le pacte autobiographique*, nouvelle éd. augmentée, Paris, Seuil.

Lilti Antoine (2005), *Le monde des salons : sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard.

Poniatowski Stanislas-Auguste (2012), *Mémoires*, Grześkowiak-Krwawicz Anna et Triaire Dominique (Ed.), Paris, Institut d'études slaves.

Rosset François, Triaire Dominique (2004), *Jean Potocki. Biographie*, Paris, Flammarion.

Rousetskaïa Natallia (2006), *La muse de famille : poésie de Franciszka Urszula Radziwiłłowa* [Русецкая Наталля, Сямейная муза : паэзія Францішкі Уршулі Радзівіл], Minsk, Knihazbor.

Sapieżyna Teofila (1914), *Z pamiętnika konfederatki księżnej Teofli z Jabłonowskich Sapieżyny (1771-1773)*, Konopczyński Władysław (Ed.), Kraków, Spółka Wydawnicza Polska.

Schaub Marie-Karine (2012), « Les pompes funèbres des tsars et tsarines en Russie, XV^e-XVIII^e siècle » in Chorościcki Juliusz A., Hengerer Mark, Sabatier Gérard (Ed.), *Funérailles princières en Europe. Vol. 1 : Le Grand théâtre de la mort*, Paris, Editions de la FMSH: 141-163.

Seth Catriona (2013), *La fabrique de l'intime : Mémoires et journaux de femmes du XVIII^e siècle*, Paris, Laffont.

Siestrencewicz-Bohusz Stanislaw (1913-1917), *Journal et correspondance de Stanislas Siestrencewicz-Bohusz, premier archevêque-métropolitain de toutes les églises catholiques*, 5 vol., Godlewski Michel et Kriksine Vladimir (Ed.), Saint-Pétersbourg.

SIRIO (Sbornik imperatorskogo russkogo istoritskogo obstchestva), t. 23, Saint-Pétersbourg, 1878.

Working Papers : la liste

- Hervé Le Bras, Jean-Luc Racine & Michel Wieviorka, *National Debates on Race Statistics: towards an International Comparison*, FMSH-WP-2012-01, février 2012.
- Manuel Castells, *Ni dieu ni maître : les réseaux*, FMSH-WP-2012-02, février 2012.
- François Jullien, *L'écart et l'entre. Ou comment penser l'altérité*, FMSH-WP-2012-03, février 2012.
- Itamar Rabinovich, *The Web of Relationships*, FMSH-WP-2012-04, février 2012.
- Bruno Maggi, *Interpréter l'agir : un défi théorique*, FMSH-WP-2012-05, février 2012.
- Pierre Salama, *Chine – Brésil : industrialisation et « désindustrialisation précoce »*, FMSH-WP-2012-06, mars 2012.
- Guilhem Fabre & Stéphane Grumbach, *The World upside down, China's R&D and innovation strategy*, FMSH-WP-2012-07, avril 2012.
- Joy Y. Zhang, *The De-nationalization and Re-nationalization of the Life Sciences in China: A Cosmopolitan Practicality?*, FMSH-WP-2012-08, avril 2012.
- John P. Sullivan, *From Drug Wars to Criminal Insurgency: Mexican Cartels, Criminal Enclaves and Criminal Insurgency in Mexico and Central America. Implications for Global Security*, FMSH-WP-2012-09, avril 2012.
- Marc Fleurbaey, *Economics is not what you think: A defense of the economic approach to taxation*, FMSH-WP-2012-10, mai 2012.
- Marc Fleurbaey, *The Facets of Exploitation*, FMSH-WP-2012-11, mai 2012.
- Jacques Sapir, *Pour l'Euro, l'heure du bilan a sonné : Quinze leçons et six conclusions*, FMSH-WP-2012-12, juin 2012.
- Rodolphe De Koninck & Jean-François Rousseau, *Pourquoi et jusqu'où la fuite en avant des agricultures sud-est asiatiques ?*, FMSH-WP-2012-13, juin 2012.
- Jacques Sapir, *Inflation monétaire ou inflation structurelle ? Un modèle hétérodoxe bi-sectoriel*, FMSH-WP-2012-14, juin 2012.
- Franson Manjali, *The 'Social' and the 'Cognitive' in Language. A Reading of Saussure, and Beyond*, FMSH-WP-2012-15, juillet 2012.
- Michel Wieviorka, *Du concept de sujet à celui de subjectivation/dé-subjectivation*, FMSH-WP-2012-16, juillet 2012.
- Nancy Fraser, *Feminism, Capitalism, and the Cunning of History: An Introduction*, FMSH-WP-2012-17, august 2012.
- Nancy Fraser, *Can society be commodities all the way down? Polanyian reflections on capitalist crisis*, FMSH-WP-2012-18, august 2012.
- Marc Fleurbaey & Stéphane Zuber, *Climate policies deserve a negative discount rate*, FMSH-WP-2012-19, september 2012.
- Roger Waldinger, *La politique au-delà des frontières : la sociologie politique de l'émigration*, FMSH-WP-2012-20, septembre 2012.
- Antonio De Lauri, *Inaccessible Normative Pluralism and Human Rights in Afghanistan*, FMSH-WP-2012-21, september 2012.
- Dominique Méda, *Redéfinir le progrès à la lumière de la crise écologique*, FMSH-WP-2012-22, octobre 2012.
- Ibrahima Thioub, *Stigmates et mémoires de l'esclavage en Afrique de l'Ouest : le sang et la couleur de peau comme lignes de fracture*, FMSH-WP-2012-23, octobre 2012.
- Danièle Joly, *Race, ethnicity and religion: social actors and policies*, FMSH-WP-2012-24, novembre 2012.
- Dominique Méda, *Redefining Progress in Light of the Ecological Crisis*, FMSH-WP-2012-25, décembre 2012.
- Ulrich Beck & Daniel Levy, *Cosmopolitanized Nations: Reimagining Collectivity in World Risk Society*, FMSH-WP-2013-26, february 2013.
- Xavier Richet, *L'internationalisation des firmes chinoises : croissance, motivations, stratégies*, FMSH-WP-2013-27, février 2013.
- Alain Naze, *Le féminisme critique de Pasolini, avec un commentaire de Stefania Tarantino*, FMSH-WP-2013-28, février 2013.
- Thalia Maggioglou, *What is the role of "Culture" for conceptualization in Political Psychology? Presentation of a dialogical model of lay thinking in two cultural contexts*, FMSH-WP-2013-29, mars 2013.
- Byasdeb Dasgupta, *Some Aspects of External Dimensions of Indian Economy in the Age of Globalisation*, FMSH-WP-2013-30, april 2013.
- Ulrich Beck, *Risk, class, crisis, hazards and cosmopolitan solidarity/risk community – conceptual and methodological clarifications*, FMSH-WP-2013-31, april 2013.
- Immanuel Wallerstein, *Tout se transforme. Vraiment tout ?*, FMSH-WP-2013-32, mai 2013.
- Christian Walter, *Les origines du modèle de marche au hasard en finance*, FMSH-WP-2013-33, juin 2013.
- Byasdeb Dasgupta, *Financialization, Labour Market Flexibility, Global Crisis and New Imperialism – A Marxist Perspective*, FMSH-WP-2013-34, juin 2013.
- Kiyomitsu Yui, *Climate Change in Visual Communication: From 'This is Not a Pipe' to 'This is Not Fukushima'*, FMSH-WP-2013-35, juin 2013.
- Gilles Lhuillier, *Minerais de guerre. Une nouvelle théorie de la mondialisation du droit*, FMSH-WP-2013-36, juillet 2013.
- David Tyfield, *The Coal Renaissance and Cosmopolitized Low-Carbon Societies*, FMSH-WP-2013-37, juillet 2013.
- Lotte Pelckmans, *Moving Memories of Slavery: how hierarchies travel among West African Migrants in Urban Contexts (Bamako, Paris)*, FMSH-WP-2013-38, juillet 2013.

- Amy Dahan, *Historic Overview of Climate Framing*, FMSH-WP-2013-39, août 2013.
- Rosa Rius Gatell & Stefania Tarantino, *Philosophie et genre: Réflexions et questions sur la production philosophique féminine en Europe du Sud au XX^e siècle (Espagne, Italie)*, FMSH-WP-2013-40, août 2013.
- Angela Axworthy *The ontological status of geometrical objects in the commentary on the Elements of Euclid of Jacques Peletier du Mans (1517-1582)*, FMSH-WP-2013-41, août 2013.
- Pierre Salama, *Les économies émergentes, le plongeon ?*, FMSH-WP-2013-42, août 2013.
- Alexis Nuselovici (Nouss), *L'exil comme expérience*, FMSH-WP-2013-43, septembre 2013.
- Alexis Nuselovici (Nouss), *Exilience : condition et conscience*, FMSH-WP-2013-44, septembre 2013.
- Alexis Nuselovici (Nouss), *Exil et post-exil*, FMSH-WP-2013-45, septembre 2013.
- Alexandra Galitzine-Loumpet, *Pour une typologie des objets de l'exil*, FMSH-WP-2013-46, septembre 2013.
- Hosham Dawod, *Les réactions irakiennes à la crise syrienne*, FMSH-WP-2013-47, septembre 2013.
- Gianluca Manzo, *Understanding the Marriage Effect: Changes in Criminal Offending Around the Time of Marriage*, FMSH-WP-2013-48, GeWoP-1, octobre 2013.
- Torkild Hovde Lyngstad & Torbjørn Skarðhamar, *Understanding the Marriage Effect: Changes in Criminal Offending Around the Time of Marriage*, FMSH-WP-2013-49, GeWoP-2, octobre 2013.
- Gunn Elisabeth Birkelund & Yannick Lemel, *Lifestyles and Social Stratification: An Explorative Study of France and Norway*, FMSH-WP-2013-50, GeWoP-3, octobre 2013.
- Franck Varenne, *Chains of Reference in Computer Simulations*, FMSH-WP-2013-51, GeWoP-4, octobre 2013.
- Olivier Galland & Yannick Lemel, avec la collaboration d'Alexandra Frenod, *Comment expliquer la perception des inégalités en France ?*, FMSH-WP-2013-52, GeWoP-5, octobre 2013.
- Guilhem Fabre, *The Lion's share : What's behind China's economic slowdown*, FMSH-WP-2013-53, octobre 2013.
- Venni V. Krishna, *Changing Social Relations between Science and Society: Contemporary Challenges*, FMSH-WP-2013-54, novembre 2013.
- Isabelle Huault & Hélène Rainelli-Weiss, *Is transparency a value on OTC markets? Using displacement to escape categorization*, FMSH-WP-2014-55, janvier 2014.
- Dominique Somda, *Une humble aura. Les grandes femmes au sud de Madagascar*, FMSH-WP-2014-56, janvier 2014.
- Débora González Martínez, *Sur la translatio de miracles de la Vierge au Moyen Âge. Quelques notes sur les Cantigas de Santa Maria*, FMSH-WP-2014-57, janvier 2014.
- Pradeep Kumar Misra, *The State of Teacher Education in France: A Critique*, FMSH-WP-2014-58, janvier 2014.
- Naeem Ahmed, *Pakistan's Counterterrorism strategy and its Implications for domestic, regional and international security*, FMSH-WP-2014-59, janvier 2014.
- Anatole Fogou, *Histoire, conscience historique et devenir de l'Afrique : revisiter l'historiographie diopienne*, FMSH-WP-2014-60, janvier 2014.
- Pierre Salama, *Les classes moyennes peuvent-elles dynamiser la croissance du PIB dans les économies émergentes?*, FMSH-WP-2014-61, février 2014.
- Marta Craveri & Anne-Marie Losonczy, *Growing up in the Gulag: later accounts of deportation to the USSR*, FMSH-WP-2014-62, février 2014.
- Philippe Steiner, *The Organizational Gift and Sociological Approaches to Exchange*, FMSH-WP-2014-63, GeWoP-6, février 2014.
- Françoise Bourdarias, Jean-Pierre Dozon & Frédéric Obringer, *La médecine chinoise au Mali. Les économies d'un patrimoine culturel*, FMSH-WP-2014-64, février 2014.
- Ilan Bizberg, *The welfare state and globalization in North America*, FMSH-WP-2014-65, mai 2014.
- Philippe Steiner, *Cartographie des échanges*, FMSH-WP-2014-66, GeWoP-7, mai 2014.
- Olga Stepanova, *Le roman, la pièce de théâtre et le film : traits communs et particularités*, FMSH-WP-2014-67, mai 2014.
- Flavia Buzzetta, *Adaptations de thèmes magico-cabalistiques juifs médiévaux par le Quattrocento italien*, FMSH-WP-2014-68, mai 2014.
- Frédéric Landy, *Quelle sécurité alimentaire en Inde ? Dilemmes économiques, socio-politiques et environnementaux. Une mise en miroir francilienne*, FMSH-WP-2014-69, juin 2014.
- Hafidha Chekir, *Le combat pour les droits des femmes dans le monde arabe*, FMSH-WP-2014-70, juin 2014.
- Géraldine Thiry, Philippe Roman, *The Inclusive Wealth Index. A Sustainability Indicator, Really?*, FMSH-WP-2014-71, juin 2014.
- Michael Cronin, *Représenter l'exil: le sujet du non-exil*, FMSH-WP-2014-72, juin 2014.
- Marc Goldschmit, *L'écriture de l'exil et l'hypothèse du Marrane (Kafka, Benjamin, Derrida et au-delà)*, FMSH-WP-2014-73, juin 2014.
- Boris Chukhovich, *Le street art, un genre exilique ?*, FMSH-WP-2014-74, juin 2014.
- Palanigounder Duraisamy, *Who Wins in the Indian Parliament Election? Criminals, Wealthy or Incumbents*, FMSH-WP-2014-75, august 2014.
- Denis Kondakov, *Francophonie en Biélorussie aux XVIII^e et XIX^e siècles*, FMSH-WP-2014-76, août 2014.

Position Papers : la liste

Jean-François Sabouret, *Mars 2012 : Un an après Fukushima, le Japon entre catastrophes et résilience*, FMSH-PP-2012-01, mars 2012.

Ajay K. Mehra, *Public Security and the Indian State*, FMSH-PP-2012-02, mars 2012.

Timm Beichelt, *La nouvelle politique européenne de l'Allemagne : L'émergence de modèles de légitimité en concurrence ?*, FMSH-PP-2012-03, mars 2012.

Antonio Sérgio Alfredo Guimarães, *Race, colour, and skin colour in Brazil*, FMSH-PP-2012-04, july 2012.

Mitchell Cohen, *Verdi, Wagner, and Politics in Opera. Bicentennial Ruminations*, FMSH-PP-2012-05, may 2013.

Ingrid Brena, *Les soins médicaux portés aux patients âgés incapables de s'autogérer*, FMSH-PP-2013-06, avril 2013.

Thalia Magioglou, *Refaire l'Europe ou refaire le « monde » ? Un commentaire sur l'ouvrage : « Refaire l'Europe avec Jürgen Habermas »*, FMSH-PP-2013-07, septembre 2013.

Samadia Sadouni, *Cosmopolitisme et prédication islamique transfrontalière : le cas de Maulana Abdul Aleem Siddiqui*, FMSH-PP-2013-08, septembre 2013.

Alexis Nuselovici (Nouss), *Étudier l'exil*, FMSH-PP-2013-09, septembre 2013.

Retrouvez tous les working papers et les position papers sur notre site, sur hypotheses.org et sur les archives ouvertes halshs

<http://www.fmsch.fr/fr/ressources/working-papers>

<http://halshs.archives-ouvertes.fr/FMSH-WP>

<http://wpfmsch.hypotheses.org>